

Dans la tête des hommes du GIGN



Le GIGN ? L'envie lui est venue à 16 ans après avoir vu l'assaut sur l'Airbus de Marignane.

AURORE DELSOIR

France Issu du GIGN, Philippe B. Aton est devenu écrivain et acteur. Il évoque l'état féral, l'instinct de survie, qui l'anime.

Entretien Christophe Lamfalussy

Soit tu deviens une victime, soit tu deviens un guerrier." Philippe B. Aton a sept ans quand son père lui fait cette recommandation, au retour de l'école avec un hématome sur le visage.

Depuis, que de chemin parcouru ! Après une jeunesse *borderline*, entre coups de poing et boîtes de nuit, en dépit de problèmes avec la justice, le jeune Français, qui s'est sculpté un corps de combat, se fait engager in extremis comme sous-officier par le GIGN, le Groupe d'intervention de la gendarmerie française.

Il y restera quinze ans dont il tirera un livre, vendu à plus de 50 000 exemplaires, *GIGN, confessions d'un Ops*. Il y raconte notamment comment il a dirigé l'assaut d'une unité d'élite contre les frères Kouachi alors que ceux-ci s'étaient réfugiés dans une imprimerie de Dammartin.

Le voilà désormais écrivain – il publie en septembre le livre *Féral* qui explique comment se préparer physiquement et mentalement aux épreuves d'une unité d'élite –, mais aussi acteur. Il tourne dans la série *Dérapages* avec Eric Cantona. On le voit dans *États d'armes* incarner un trafiquant de drogue.

Bref, une tonne de muscles ? Bien plus que cela. C'est l'intuition d'Henri Prevost, patron de l'agence de consultance BSPK, qui l'a invité à parler de la prise de décision à des hommes d'affaires cet automne le 8 octobre au Luxembourg et le 6 novembre en Belgique.

Que veut dire féral ?

Un retour à l'état sauvage. Être à l'écoute de tous ses sens et de son instinct pour optimiser la réussite de ses objectifs dans un environnement plus ou moins hostile. Sentir les gens qui vont nous tirer vers le bas.

Sortir aussi de sa zone de confort, physiquement, en allant se faire mal, car les capacités d'un homme vont beaucoup plus loin que ce qu'on peut imaginer. Certains malades parviennent à se rétablir par la force physique et mentale.

À quel moment la raison l'emporte ?

Quand on est dans un état féral, on ne va jamais quitter sa lucidité et son esprit d'analyse. On n'avance pas bêtement, mais avec force, écoute et lucidité. Ce n'est pas le cas d'un forcené, qui, dans un état féral, est dans la passion et la déraison. Il va surréagir.

Important aussi de connaître ses propres limites ?

Indispensable. C'est une question d'honnêteté par rapport à ses chefs, son équipe et soi-même. Au GIGN, présumer de ses forces, croire que l'on peut libérer un otage ou amener son groupe quelque part en Afghanistan sans analyser les risques, est voué à l'échec.

Vous dites souvent qu'il faut apprendre de ses échecs. Quel a été votre plus gros échec ?

La plus grosse erreur que j'ai pu faire au GIGN, c'est de me tirer sur moi-même à Bagdad. Mon cerveau était ailleurs et n'était pas concentré sur les bonnes choses. J'aurais dû regarder la sécurité sur mon sélecteur de tir comme je le faisais à chaque fois.

Mais il y a eu une succession d'événements. Nous étions en mission de protection de l'ambassadeur de France. Il était en approche. Je me suis tiré une balle dans le pied. J'ai eu de la chance de ne pas être grièvement blessé.

Comment avez-vous analysé cette erreur ?

Physiquement, je me suis soigné seul, en lien avec les médecins de Versailles (QG du GIGN, NdlR), mais psychologiquement, cela a été plus dur, car il a fallu trouver des explications rationnelles pour le commandement afin de rester en opérations. Le fait d'avoir fait un tir non contrôlé, avec une arme de guerre, dans une zone d'opérations, a été un gros échec.

Vous avez choisi d'être sous-officier plutôt qu'officier. Pourquoi ?

Pour agir, être au cœur de l'action. Être officier, c'était le prestige, la réussite sociale. Pour mes parents, c'était important. Je voulais interpeller mes propres mains, être maître de mon doigt sur la queue de détente. Pour moi, l'officier était trop distant de cette action.

D'où vient ce besoin de vouloir être au cœur de l'action ?

De l'enfance. J'ai été victime de harcèlement quand j'étais petit, comme beaucoup d'enfants. Étant fils unique, peut-être que je n'ai pas pu au sein de ma famille trouver ma place en tant qu'enfant et prendre le dessus. Il a fallu faire un choix, entre être une victime, ou un loup, ou un chien berger. Victime à l'enfance, j'ai voulu agir, pour moi et pour les autres.

Vous êtes devenu justicier ?

Complètement. J'étais inspiré par les personnages de justicier qu'on voyait dans les films.

Vous avez dit qu'un jour, vous avez été aussi bourreau. À Fleury-Mérogis, vous devez choisir entre sauver un otage, un psychologue, ou tuer le preneur d'otage, le détenu... C'est un moment important pour vous ?

Extrêmement important. Quand je saisis l'arme, le premier mot qui me vient en tête c'est: je suis un bourreau. Est-ce que je suis responsable de cette situation ? Non. Est-ce que je peux agir ? Oui. Si je n'agis pas, qui va le faire ? Cela a été mon premier tir délibéré. Ce n'était pas de la légitime défense. Le premier objectif, c'était un tir en pleine tête. Tous les symptômes du stress sont apparus: les jambes en coton, les mains moites, je ne me porte plus, je tombe dans une extrême fatigue, j'ai dû lutter d'abord en résistant au stress, ensuite en le gérant. Respirer, visualiser mon objectif, c'est-à-dire libérer l'otage, faire un tir chirurgical en tirant dans le cou et dans la colonne vertébrale, ce qui a entraîné une tétraplégie du preneur d'otage, qui l'a maintenu en vie, pas longtemps.

Vous l'avez rencontré ?

Ni le preneur d'otage, ni l'otage. Ce dernier a voulu me rencontrer, mais le commandement s'y est opposé. J'ai par contre rencontré la psy du psy otage et elle m'a dit que ce n'était pas plus mal car l'otage vivait cela comme un échec, car il n'avait pas été capable de maîtriser son patient.

Vous avez dit aussi: "On n'est prêt à mourir que quand on est en paix avec soi-même."

Oui, et je le maintiens.

Vous êtes en paix avec vous-même ?

Ah... je n'ai pas du tout envie de mourir! Parce

que j'ai beaucoup d'ambition et que la vie vaut la peine d'être vécue. Mais j'ai fait un bilan de ce que la vie m'avait offert, de ce que je voulais faire avec mes enfants et, quelque part, le plus gros du travail est fait. C'est peut-être prétentieux de dire cela, mais la chose la plus importante, c'était d'apporter à mes enfants (deux garçons de 14 et 16 ans, NdlR) certaines valeurs et exemples de vie. Qu'ils aient des points de repère.

Quelles sont les valeurs importantes pour vous ?

Trouver sa place dans ce monde, savoir l'observer, s'y intégrer et évoluer. J'ai essayé d'apprendre à mes enfants cette faculté de s'adapter à tous les environnements car autant, dans le passé, on pouvait prévoir ce qui allait se passer, autant aujourd'hui, je suis incapable de dire à mes enfants ce qu'il en sera dans cinq ans.

C'est survivre ?

Et en même temps, être dans la bienveillance, dans la justice et dans l'acceptation de ce que la vie nous a donné. Si j'avais dû mourir dans l'intervention contre les frères Kouachi, j'avais dit à ma femme, juste avant: tu sais, je pars en paix avec moi-même.

Vos enfants veulent devenir GIGN ?

Surtout pas! Pour la simple raison qu'ils en ont subi les conséquences: l'absence du père, les doutes, les conflits avec le commandement que je ramenaient à la maison, voir leur mère pleurer en rattachant le téléphone ou en regardant la télé, sans oublier les blessures: ils m'ont vu deux fois être opéré des cervicales, deux fois alité pendant trois mois.

Leur père en a pris plein la figure...

Le père de leurs amis aussi. Certains ont été blessés, d'autres sont décédés. On vit un peu en autarcie au GIGN. Les enfants se voient à l'école. Au GIGN, on est prêt à mourir pour une cause.

Qu'avez-vous en tête lorsque chef d'équipe à l'imprimerie de Dammartin, vous avancez vers les frères Kouachi sans savoir ce qui va se passer. Est-on dans un état féral ?

Tout d'abord, on accepte la mission. On est extrêmement honoré d'avoir ce poste-là, qui va permettre de neutraliser la menace.

On a une grande confiance en nous qui va nous permettre d'accepter notre sort car on sait que derrière, on aura une certaine reconnaissance. On est ramené les pieds sur terre avec l'obligation de réussite. Ce qui passe par l'écoute du terrain. L'instinct. Ils sont lourdement armés. Ils vont nous tirer dessus. Il va falloir aller jusqu'au bout. Et si on tombe, on sait que derrière, le rouleau compresseur se met en route. À Dammartin, j'avais confiance dans l'équipier qui tenait le bouclier, dans celui qui était en appui et ceux qui étaient derrière. On se sent fort et vulnérable à la fois.

A-t-on un sentiment de vengeance ? Les frères Kouachi avaient décimé "Charlie Hebdo"...

Je parle pour moi. Quand j'ai mis les balles dans le chargeur, je pensais à la tuerie de Charlie Hebdo et au policier qui a été abattu sur le trottoir. Je n'étais pas guidé par la vengeance, mais, oui, j'y ai pensé.

"Il a fallu faire un choix, entre être une victime, ou un loup, ou un chien berger. Victime à l'enfance, j'ai voulu agir, pour moi et pour les autres."

"Quand j'ai mis les balles dans le chargeur, je pensais à la tuerie de Charlie Hebdo et au policier qui a été abattu sur le trottoir."

Trump annule la convention républicaine

États-Unis Le pays a franchi la barre symbolique des 4 millions de personnes infectées par le Covid-19.

Le président Donald Trump a renoncé à la convention républicaine qui devait avoir lieu en Floride le mois prochain, à cause de la pandémie de nouveau coronavirus.

Dans ce contexte de fortes incertitudes, le président a annoncé qu'il annulait la "grande" convention républicaine prévue à Jacksonville pour l'introniser comme candidat du parti à l'élection présidentielle du 3 novembre.

"Nous n'allons pas faire une grande convention publique en tant que telle, ce n'est pas le moment", a-t-il déclaré lors d'un point presse à la Maison-Blanche, en estimant qu'il était de son devoir de "protéger les Américains".

La convention républicaine était initialement prévue à Charlotte en Caroline du Nord, du 24 au 27 août, mais le gouverneur démocrate de l'État avait souhaité un format réduit pour respecter les recommandations sanitaires. Certains événements maintenus à Charlotte par respect pour les contrats signés auront tout de même lieu fin août, a précisé Donald Trump.

Lueur d'espoir

Les États-Unis sont le pays le plus endeuillé au monde avec plus de 144 000 morts. Et le pays a atteint jeudi quatre millions de cas recensés, avec un million de tests positifs en quinze jours. Mais si l'on s'en tient au nombre officiel de nouveaux cas détectés, plusieurs États ont stoppé la hausse exponentielle qui était observée en juin, comme l'Arkansas, l'Iowa, la Caroline du Nord et la Caroline du Sud.

L'Arizona donne de l'espoir. Le nombre de nouveaux cas détectés dans cet État voisin de la Californie a certes atteint les 20 000 en sept jours, mais c'était 11 % de moins que la semaine précédente et les hospitalisations y sont nettement en baisse.

"Les choses s'améliorent", témoignait jeudi Matthew Heinz, médecin dans un hôpital de Tucson, qui crédite le port du masque, notamment par un gouverneur républicain longtemps réfractaire. "Beaucoup plus de gens portent des masques par rapport à il y a un mois", dit-il à l'AFP.

La convention républicaine était initialement prévue à Charlotte en Caroline du Nord, du 24 au 27 août.

Sur l'ensemble du pays, l'épidémie est loin d'être contenue. Le pays a identifié au moins 60 000 nouveaux cas quotidiennement depuis dix jours.

Les modèles épidémiques prédisent, en moyenne, un pic national dans les quatre prochaines semaines, selon Nicholas Reich, de l'université du Massachusetts. Il prévient qu'on ne peut pas être certain d'avoir atteint un tournant, car dans des endroits comme le Texas et la Floride, les résultats des tests mettent plusieurs jours à être communiqués, ce qui brouille le suivi en temps réel de l'épidémie.

La stabilisation "est sans doute en partie due aux embouteillages de tests", dit Nicholas Reich. (AFP)